

RENCONTRE AVEC CELINE

En 1953, j'étais alors co-directeur avec Jacques Laurent de la revue *La Parisienne*, rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Arts* et producteur d'une émission de télévision sur la seule chaîne existante. Je demandais à Marcel Aymé de me ménager un rendez-vous avec Céline, que je n'avais pas revu depuis son arrivée à Paris après son départ du Danemark.

Je revois la scène de notre rencontre. Un chien aboie longuement et furieusement. Marcel Aymé et moi stationnons devant une petite porte verte qui défend l'entrée d'un jardinet. Une pluie tenace, lente, pénétrante, a transformé les chemins en cloaques. Le paysage, lavé de toutes couleurs, gonflé d'eau, semble incapable de retenir le moindre éclat de lumière qui descend, filtrée et déjà livide, du ciel gris.

Nous agitions une sonnette qui tinte faiblement. En haut d'une butte, une maison nous regarde de ses six fenêtres.

Le chien s'immobilise, l'oreille haute, et puis nous entendons une voix qui l'apaise, d'un mot violent, mais porte aussi un ton de complicité et de bonne humeur. Les aboiements reprennent joyeux et, comme pour nous narguer amicalement, les paroles qui leur répondent.

J'aperçois un grand homme aux cheveux longs, grisonnants, rejetés en arrière. Il est vêtu d'une peau de bête, d'un vieux pantalon de velours côtelé, chaussé d'après-skis dont la fourrure déborde. Nous entrons. Marcel Aymé me présente et me dit, me montrant notre hôte : Louis-Ferdinand Céline.

Je suis pris dans l'orbe d'un regard vif qui ne me fixe pas. Céline referme à clef la porte derrière nous.

Le chien collé à mes talons me suit en reniflant.

Nous entrons dans la demeure par un petit perron situé sur le derrière et pénétrons dans une pièce de belle allure, meublée d'une table surchargée de papiers et de livres, d'un divan et de deux fauteuils. Un poêle à gaz ronfle.

- *Fermez bien la porte, dit Céline, sinon nous n'aurons jamais les degrés nécessaires à un climat de détente. J'ai de mauvais souvenirs du froid. Huit ans dans le Nord, ça vous marque un homme !*

La conversation s'engage sur l'intérêt que présente le nouveau poêle à gaz de notre hôte qui a failli être asphyxiée par l'ancien. Une petite fuite continue l'avait peu à peu intoxiqué et il s'est écroulé sur sa table, au bord de l'apoplexie. Céline conte l'incident avec de grands éclats de voix et beaucoup de détachement ; comme si l'anecdote ne le concernait pas.

Il conclut : « *Je suis revenu de ça aussi. J'ai la vie dure* », ajoute-t-il avec un clin d'œil.

Un silence.

Je dis bêtement : « Vous voilà revenu ! ».

Il éclate de rire – un rire sonore, vivant, qui se casse soudain, comme aspiré – et se dresse de toute sa hauteur.

Tassé dans le fond d'un fauteuil, j'ai l'impression de voir surgir devant moi Goliath.

- *Oui, dit Céline, en poursuivant son rire comme un hoquet, revenu, et à Meudon !*

Il tend les bras et désigne la fenêtre.

- *Il m'a fallu cinquante-huit ans pour traverser la Seine. Car je suis né de l'autre côté, là-bas, et j'ai maintenant, tous les jours, le paysage de mon enfance sous les yeux.*

Je suis du regard le signe de sa main et dis :

- Un véritable décor du bout de la nuit.

-

- *Le branleur de virgules que je suis devenu se passerait bien de ce décor. Mais je suis quand même mieux là que dans mon île où j'ai failli crever. Ça doit en emmerder quelques-uns, n'est-ce pas, que je respire cet air-là, et même que je sois encore de*

ce monde. Il faut dire qu'ils ont tout essayé pour m'avoir. Malheureusement pour eux, même en cherchant bien, ils n'ont rien découvert qui permette de me pendre.

Un amer sourire plisse son visage.

Je connais trop les arguments (pour et contre) du débat pour avoir le désir de susciter une inutile discussion sur ce sujet. Ce n'est pas le but de ma visite.

- Maintenant, dis-je, que vous voilà revenu du bout de la nuit, je me demandais dans quelle encre vous alliez tremper votre porte-plume ?

-

- *Dans celle de la nécessité ! Je n'ai plus rien. Rien, vous m'entendez. Rien de ce qui est ici n'est à moi. Je vis de cadeaux. Je suis endetté jusque-là – et il élève sa main au-dessus de sa tête – la seule chose qui me reste, c'est mon style. Alors je vais écrire pour vivre. Ça ne veut pas dire d'ailleurs que je vais me prostituer. Qu'on n'y compte pas.*

Il cesse de marcher de long en large, se laisse tomber sur une chaise devant sa table de travail, pose ses deux mains à plat et médite profondément.

- *Ils me vomissent tous, hein ? Pour mon attitude politique, qu'ils disent ! Mais peut-être aussi, un peu, parce que je les empêche de dormir, tous ces petits jeunes gens ou ces petits vieux de l'Académie française ou postulants à l'Académie Trouduc et qui écrivent comme avant l'âge du cinéma, faisant des scénarios, croyant faire des romans, tous ces inspirés qui racontent des histoires, ce qui est moins fatigant que d'apprendre à écrire, tous ces types qui n'ont rien dans le cœur, la tête et le bide, et qui se triturent l'imagination pour remplir le vide de leur esprit.*

Du roman ! Laissez-moi rire. Il faut un style pour écrire. Après on peut causer de la pluie ou du beau temps, de l'amour ou de la haine ; le style est là qui sauve tout. Les histoires ! il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser, à jeter un coup d'œil dans la rue... Mais écrire ! communiquer sa fièvre, sa trouille, sa faim, son amour, sa rage... Minute ! Il faut d'abord ressentir tout ça, puis se trouver, se comprendre, travailler sur sa petite personne. C'est long. Ça ne paye pas. Il vaut mieux inventer. Le cinéma a besoin de scénarios. Mais quand ils baptisent ça roman, je saute en l'air nerveusement. Le temps réparera tout ça.

Il se rejette en arrière avec un grand soupir et pose sa main sur son front.

- *Excusez-moi, Monsieur, dit-il, j'ai l'air d'être en colère, mais ce n'est pas vrai. Je suis incapable de me fâcher... maintenant. Mais c'est pour me prouver à moi-même que je ne suis pas si vieux que ça, qu'il y a encore quelque chose qui compte pour moi... maintenant que rien ne m'appartient plus. Et c'est vrai d'ailleurs, il ne me reste plus que la littérature. Alors j'écris. Mais c'est dur.*

-

Il prend un gros dossier et le jette sur la table.

- *Voilà un livre... Des heures, des heures et des heures à torturer du papier... Pourquoi ? Qui me lit aujourd'hui ? Pour qui est-ce que j'écris ? Bien sûr, il faut s'en foutre, mais moi je ne peux attendre cent ans. Il faut que je bouffe tous les jours, que je paye mon gaz... Alors j'écris, tant pis. J'écris comme un fou. Plus je m'emmerde, plus je les emmerde. J'ai le dos au mur.*

-

Céline se tasse un peu sur sa chaise, mais ne cesse pas de me regarder avec une étonnante fixité.

- *Dans le fond, dit-il, j'ai une position idéale, solitaire, abandonné, brimé, que je fasse ce que je voudrais, je ne peux pas descendre plus bas. C'est donc le moment de déballer mon sac, de puiser à pleines mains jusqu'au tréfonds de moi-même. Je voudrais, par exemple, écrire un livre sur ces seigneurs tout-puissants que sont les grands médecins – pas les pauvres petits prolos de quartier – mais ceux qui, à l'abri des murs ripolinés de leur clinique, disposent de la vie des patients, comme le destin chez les Anciens. J'en sais long là-dessus – vingt-sept ans de pratique médicale derrière moi, ça compte – il y a un beau cri à pousser et que j'ai déjà dans la gorge.*

Mon art maintenant va consister à écrire pour que tous les cris de cette sorte tiennent le coup, quoi qu'il arrive, pendant au moins un ou deux siècles.

Il rit tout seul.

En me raccompagnant, et tandis que nous nous efforcions de ne pas glisser sur la glaise gluante, Céline, se raccrochant à mon bras, dit :

- *C'est la grande saison des prix, hein. Mais il me semble qu'on m'a un peu oublié dans la distribution. Vous ne trouvez pas ?*

-

Et comme je ne sais quoi répondre :

- *Eh bien oui, il y en a un que je revendiquerais volontiers, au même titre que le ministre des Affaires étrangères de ce pays, qui a tant fait pour le rapprochement franco-allemand, c'est le Nobel de la Paix. Vous ne croyez pas qu'il m'irait bien ?*

Et il éclata d'un rire que j'entendis encore lorsqu'il eut disparu sur le sentier. Puis le chien hurla longuement.

(Propos recueillis en janvier 1953 par André Parinaud
et publiés dans le numéro 1 de la revue mensuelle *La Parisienne*)